

# *NATHANIEL MENDÈS*

(Extraits)



Illustration de Lukasz Kurzatkowski

**Jonathan Mangez**

*Les locaux dans lesquels se trouvent  
l'Imprimerie Artem Typographicam et  
le Musée de la Typographie,  
ont été gracieusement mis à leur disposition par  
Monsieur Jean Janssens  
de l'Imprimerie Drifosett Printing.  
C'est grâce à sa bienveillance  
que cet ouvrage a pu être réalisé.*

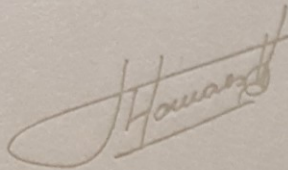
---

*A cause de la constante évolution dans l'imprimerie,  
l'impression typographique,  
n'est presque plus pratiquée ce jour.  
Pourtant, il est possible, en marge de cette évolution,  
de démontrer la possibilité  
de réaliser artisanalement des imprimés de haute qualité  
- tel cette petite édition -  
avec des machines et du matériel que l'on croirait du passé.*

*Ainsi la présente édition a été réalisée  
par Henri Thomaes de l'imprimerie Artem Typographicam  
qui intègre en son sein le Musée de la Typographie.*

*Les diverses techniques utilisées sont  
la composition manuelle avec des caractères mobiles  
de fonderie et Monotype « Supra »,  
la composition mécanique à l'aide d'une Intertype et  
des clichés polymères pour la reproduction des gravures  
de la photogravure Select.*

*Imprimée à l'aide d'une presse à platine Heidelberg.*



*Extraits d'un ouvrage  
inédit de Jonathan Mangez,  
illustré par des gravures de  
Lukasz Kurzatkowski, achevé  
d'imprimer en 2016 sur les  
presses de l'Imprimerie  
Artem Typographicam à 1200  
Bruxelles, dont il a été tiré  
deux cents exemplaires sur  
papier Munken numérotés de  
1 à 200.*

*On peut se procurer cet  
ouvrage de collection au prix  
de 15 euros directement  
auprès de l'auteur :  
[jonathanmangez@gmail.com](mailto:jonathanmangez@gmail.com)*

*"L'homme, en vérité, n'est pas un, mais deux."*

Robert Louis Stevenson

### *Préface*

Les ébauches et les documents qu'on va lire ont été découverts dans un tiroir du bureau de mon employeur le lendemain de la disparition mystérieuse de celui-ci. Leur intérêt m'a incité, après mûre réflexion, à prendre sur moi la responsabilité de les publier.

\*

Mendès vivait dans un univers fantasmagorique où il combattait régulièrement de redoutables ennemis imaginaires. Il serait erroné de dire que la folie le guettait: Mendès *était* complètement fou, et son principal travail était d'empêcher que les autres ne s'en aperçoivent. De temps en temps, il ne parvenait plus à contenir ses bouffées de délire: on le voyait devenir livide, s'arrêter au milieu du trottoir en fixant quelque chose d'invisible à quelques pas de lui, se mettre à taper furieusement du pied; cela ne durait que quelques secondes, puis il se reprenait, essuyait rapidement d'un revers de la main un filet de bave au coin de son menton, et se remettait en marche comme si rien ne s'était passé. Ce que les passants interloqués ignoraient, c'est qu'il venait de triompher, seul et sans armes, de cinq voyous munis de pistolets et de couteaux, qui menaçaient un de ses proches.

On comprend dès lors pourquoi Mendès traversait avec une

relative sérénité les périodes de désordre où tout est sur le point de basculer dans le chaos – périodes très angoissantes pour un être humain normalement constitué. C'est qu'alors il voyait les autres entrer dans ce monde instable, guetté à chaque seconde par la destruction, où lui-même aura passé toute sa vie. Il se sentait un peu moins isolé, et pouvait même se montrer plein de sollicitude envers les êtres moins habitués que lui à vivre au milieu du péril.

Ce grand fou faisait alors preuve d'une étrange sagesse, et se mettait à répéter à qui voulait l'entendre que "l'important, c'est de ne pas laisser la situation nous faire complètement perdre la tête" et que "non omnis moriar". Il est vrai que les paroles au moyen desquelles il tentait de rassurer les gens ne faisaient au contraire que les inquiéter davantage – car, même les individus les plus pessimistes n'osent envisager un avenir aussi infernal que le présent dans lequel il vivait. Et, si parfois un séisme fait se fissurer la façade de leur maison, ils espèrent cependant toujours pouvoir la réparer et continuer à y habiter. Mendès, lui, habitait un tas de ruine environné de toutes parts, à perte de vue, par la désolation.

Quand une personne, ébranlée par une catastrophe récente survenue non loin d'elle, mais gardant confiance dans la solidité des institutions qui la protègent, s'entendait dire que "l'humanité qui a dominé la planète depuis près de trente siècles est maintenant entrée dans son déclin, et que rien ne pourra plus lui éviter de se disloquer au fond du gouffre où elle se rue en masse après avoir mis quelque chose devant elle pour s'empêcher de le voir", et d'autres choses semblables, - eh bien cette personne, si déboussolée soit-elle, pensait que Mendès exagérait un peu.

Malgré toute mon affection pour mon employeur, il m'est impossible de le tenir pour un véritable écrivain. L'écriture était tout au plus pour lui une sorte de traitement. Il le reconnaissait lui-

même: tous ses livres sont des échecs – et, ajouterai-je, cela n'a aucune importance, car au fond, il n'écrivait pas pour laisser une trace dans l'histoire de la littérature, ni même pour être publié, mais simplement pour garder la tête hors de l'eau (exercice dans lequel il a longtemps réussi). Au fond, cette identification délirante aux grandes figures de la littérature, c'était la meilleure chose qui pouvait lui arriver: c'est ce qui lui a permis de canaliser un peu sa folie, d'empêcher que celle-ci ne lui vaille d'être exclu, voire interné.

\*

Son erreur est d'avoir pris ses trois ou quatre illuminations, dispersées sur près d'une décennie, pour les prémisses d'une révélation semblable à celle de Proust lorsqu'il pénètre sous le porche de l'hôtel de Guermantes et, après avoir été presque renversé par un fiacre, pose son pied sur un pavé mal scellé. Il ne voyait pas que dans *La recherche du temps perdu*, toutes ces expériences avant-courrières qui jalonnent le récit sont déformées et déplacées par l'élément hétérogène dans lequel elles baignent, qui est celui du génie propre de Proust: que c'est ce génie qui a magnifié chacune des étapes l'ayant amené à prendre possession de lui-même – jusqu'à la dernière, celle où prennent fin les mésaventures et les déceptions du narrateur et où commence la rédaction du livre. Il ne voyait pas que la manière dont Proust décrit l'avènement de son génie est déformée par ce génie lui-même – et qu'en marchant sur les traces du "Marcel" de la *Recherche* il s'était laissé guider par un mirage.

Durant les premières années de son rêve littéraire, il s'est fort bien accommodé de la rareté de ses moments d'inspiration: entre

sa propre pauvreté et celle du jeune Proust, il subodorait une similitude prometteuse. Il attendait avec confiance ce moment de découragement que traverse Marcel après la lecture du journal de Goncourt, qui lui donne la certitude de n'être pas un écrivain et le mène presque au renoncement définitif à la littérature – parce que lui, Mendès, savait (à la différence justement du Proust de la fiction) que ce moment précédait de très peu celui de la trouvaille décisive.

La pire chose qu'il pouvait faire, du point de vue de son idéal, était de céder à l'impatience et de se lancer dans la composition d'un livre avant d'avoir découvert la dernière porte – la seule qui fût la bonne. Or, c'est ce qu'il fit, après dix ans d'irréprochable ténacité. A-t-il cédé à la panique? à la pression du monde extérieur qui réclamait de lui des preuves matérielles de l'existence de ce don littéraire dont il ne cessait de se prévaloir tacitement? Ou bien a-t-il agi dans un instant d'étourderie, ou été la proie du vertige? Il en est, en tout cas, résulté un étalage de souvenirs recueillis par la mémoire volontaire, et non par cette sorte de divination invoquée par Proust. Ce faux-pas était irrémédiable. Le temps était désormais son pire ennemi, et les années ne le rapprochaient plus, mais au contraire l'éloignaient de son but; tous les efforts qu'il faisait pour rattraper le fatal retard que lui avait fait prendre sa malheureuse tentative ne réduisaient pas ce retard, mais au contraire l'allongeaient. Comment sortir de cette impasse? Poussé par l'instinct vital, il oublia Proust d'un coup, et se rua dans l'étude de Kafka, qui lui fournit un nouveau support d'identification hallucinatoire. Cependant, il ne pouvait se prendre pour Kafka aussi résolument qu'il s'était pris pour Proust...

*Jonathan Mangez*

N'ayant ni enfants, ni attaches, ni responsabilités pour m'acquitter desquelles je devrais composer avec l'ordre régnant, le sort du monde me laisse indifférent. Je jette de temps en temps un coup d'œil à l'avancement du naufrage universel, comme on suit, distraitement et sans passion, un vieux feuilleton télévisé que le hasard des rediffusions a intercallé dans le programme du jour.

Dans mes relations avec mes semblables, je n'ai qu'un seul guide: l'intérêt. Toute personne qui me témoigne une amitié un peu durable me place dans une position très inconfortable: car je crains à tout moment de lui laisser voir mon absence d'attachement véritable pour elle, et de lui révéler, par négligence, la fausseté de toutes mes vibrantes manifestations de complicité ou d'admiration. Il n'est aucun être humain de qui je ne pourrais me séparer, définitivement, du jour au lendemain, sans en éprouver le moindre regret, et même, en l'oubliant aussitôt. Je me surprends parfois, avec un peu de honte, à calculer les avantages que je pourrais retirer de la mort d'un proche, ou à imaginer vaniteusement le discours larmoyant que je prononcerais à son enterrement.

Claire m'a souvent reproché ce manque d'empathie: quand un de mes amis s'égarait, elle aurait trouvé généreux de ma part de l'aider à se reprendre, au lieu, comme elle me voyait le faire, d'enregistrer minutieusement ses tirades ineptes et de radiographier sa conduite absurde. Si je m'étais conformé au désir de Claire, où aurais-je trouvé le matériau de mes livres?

Le domaine de l'amitié est séparé par une frontière infranchissable de celui de la littérature. Selon que je lis un livre dont je connais l'auteur ou un autre dont l'auteur est mort ou m'est inconnu, ce sont des parties différentes de ma tête qui sont actives. Quand je lis le livre d'un ami, j'ai constamment à l'esprit l'obligation de lui rendre des comptes de ma lecture, de louer telle

qualité de l'ouvrage, d'en blâmer telle faiblesse... obligation liée à ma dépendance à l'égard de cet ami pour la satisfaction de tel ou tel de mes besoins vitaux. Mon empressement à émettre une appréciation (et, de préférence, une appréciation favorable) m'empêche de rien laisser descendre jusqu'à cette région où accèdent uniquement les œuvres qui sont parvenues à ma connaissance seules, non accompagnées de leur auteur. - Région cachée où j'accumule la poudre d'or déposée dans ma petite concession par des millénaires de littérature.

De ce point de vue, je suis comme Alexandre: quand il rédige un article, il ne s'occupe qu'à peine du livre en question: tout son effort vise à aider un ami à obtenir le succès, ou au contraire à nuire à un adversaire. Mais, contrairement à lui, je suis incapable de pousser le cynisme jusqu'à me faire critique littéraire.

"Seul mérite le nom de livre un ouvrage dans lequel toute trace de son auteur a disparu", dit Alexandre. Il se moque des jeunes auteurs qui lui envoient leur premier livre dans l'espoir qu'ils le fasse connaître, et dont le besoin de reconnaissance qui imprègne leur prose appelle davantage un geste de charité qu'une appréciation littéraire. "Ils s'accordent à eux-mêmes plus d'importance qu'à leur livre; ils tentent de se servir de l'art comme d'un faire-valoir – dès qu'ils prennent la plume, ils oublient ce qu'ils ont pourtant bien dû remarquer comme simples lecteurs: que les romans narcissiques ne connaissent jamais de second tirage." Dans sa cruelle lucidité se laisse deviner son amertume de n'être lui-même jamais parvenu à composer un livre.

Alexandre est intarissable sur ses collègues critiques, comme sur les chercheurs en littérature qui justement ramènent tout à la biographie de l'auteur et multiplient les angles – sociologique, économique, psychologique – pour mieux passer sous silence le



contenu véritable du livre abordé. "Comme Sainte-Beuve, dit-il, c'est dans l'homme de la vie mondaine qu'ils cherchent l'essence du créateur." Ou bien: "S'ils avaient un peu de bon sens, au lieu de lire Proust ou Kafka à la lumière de Marx ou de Freud, ils feraient l'inverse."

**Jonathan Mangez, 2015**